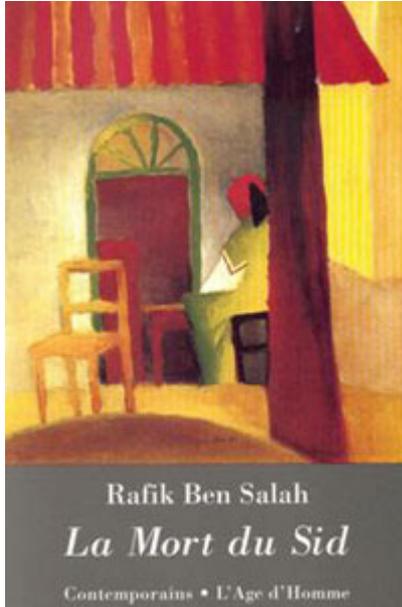


Rafik Ben Salah

La Mort du Sid, Editions L'Age d'Homme, 2005, 200 pages

Rafik Ben Salah / *La Mort du Sid*



Sidhom est issu de l'aristocratie foncière de sa contrée; une vieille rami Ile de l'ancienne Berbérie dont la puissance est légendaire depuis des siècles.

C'est cette puissance-là que Sidhom a décidé de briser, au grand dam de tous ceux que ce tremblement menace de toucher.

Pourquoi cette soudaine révolution?

Sidhom a ses raisons et il va tenter de les faire entendre.

Mais c'est sans compter avec toutes les résistances qui vont se dresser contre son projet. Ni les siens propres, mère, épouse, enfants, ni ceux du village et des environs n'entendent laisser faire l'homme qui a décidé de forligner: tout vendre et gagner la capitale.

C'est cette lutte sans merci entre membres d'une même famille, d'un même clan que ce livre donne à lire.

ISBN: 2-8251-1962-8

Est-ce l'acharnement du Sid aux vues révolutionnaires ou les résistances des forces conservatrices qui l'emporteront au bout d'une lutte où la violence le dispute à la ruse et aux manœuvres?

Rafik Ben Salah, *La Mort du Sid*, Editions L'Age d'Homme, 2005, 200 pages

Entretien avec Rafik Ben Salah par Jean-Michel Olivier

Votre livre - comme d'ailleurs vos nouvelles - est écrit dans une langue tout à fait singulière, proche de la langue parlée, mais bourrée, aussi, d'inventions surprenantes. D'où vient cette langue ?

Je viens d'un pays où la langue est en chantier, un peu à l'instar du pays lui-même. Toute entreprise de communication s'y heurte à la difficulté d'arrêter une langue compréhensible et efficace. Une conversation peut commencer en arabe tunisien, mais elle vire en permanence vers une autre langue, qui est d'abord un sabir, et ensuite, entre personnes lettrées, c'est le français qui prend le dessus, avec des retours au parler ordinaire du pays. Chacun est donc toujours en position d'inventer sa langue. Il n'y a pas de langue standard et structurée qui soit commune à tout le monde. Je sais bien que toute langue est en mouvement, mais le parler tunisien est éclaté et exclusivement oral. Quant à mes inventions, elles sont une nécessité. Non pas que le Robert ne me suffise pas, comme me l'a fait remarquer une journaliste, mais il s'agit de répondre à un ordre sémantique ou rythmique ou musical surgissant en moi et qu'il faut donner au lecteur francophone. Je ne fais que répondre à ces surgissements impératifs. Par ailleurs, je me

suis toujours amusé à formuler en français telle expression idiomatique populaire ou savante ; c'est parfois hilarant !

Vous écrivez en français, mais la plupart de vos livres se passent en Afrique du Nord, et plus précisément en Tunisie, où vous êtes né. Quelle est l'importance, aujourd'hui, pour vous de votre pays natal ?

C'est pour moi un champ privilégié d'exploration. A travers le pays, c'est l'exploration de soi que l'écrivain me semble chercher à atteindre. Mon pays de naissance est la fondation sur quoi repose tout l'édifice que j'ai bâti jusqu'à présent. Toute mon entreprise a consisté à ne pas trahir ce pays en ne lui donnant pas sa substance, ses couleurs, ses odeurs. Il me fallait faire en sorte qu'on le reconnaisse, dès la première page. Mais cela peut changer car aujourd'hui, le nombre d'années passés en Suisse dépasse celui que j'ai vécu en Tunisie. Seulement, il faudrait inventer une autre langue !

Votre dernier livre, *la Mort du Sid*, raconte l'histoire d'un patriarche tunisien qui décide, à l'encontre de tous ses parents et amis, de démanteler le patrimoine familial, pour commencer une autre vie. Ce recommencement vous a-t-il été inspiré par votre propre histoire ?

Ma famille est originaire du Sahel tunisien. Nous sommes probablement les descendants d'une famille "féodale" venue de la Dorsale de Tunisie, un pays montagnard. Nos ancêtres, paraît-il, avaient du bien. Mais mon père n'a hérité d'aucune fortune. Ce qu'il a construit, il l'a fait tout seul. Il est vrai aussi, comme dans mon livre, que pour nous élever et achever nos formations (nous sommes dix frères et soeurs), il a liquidé tout ce qu'il possédait, en dehors d'une maison qu'il nous a léguée. Lorsqu'il a décidé de quitter le Sahel pour la capitale, et contrairement à ce que je décris dans mon roman, il n'a rencontré aucune résistance, personne ne pouvait lui tordre le bâton dans sa main, selon l'expression locale. J'ai cependant imaginé cette résistance et construit ses arcanes, à partir de probabilités purement hypothétiques. En somme, il s'agit d'une résistance symbolique car toute rupture est précédée de résistance.

Quelle est l'importance du thème de l'exil dans votre œuvre ?

Pour moi l'exil, ce n'est pas un déplacement dans l'espace. C'est lorsque les êtres se trouvent en porte-à-faux avec une réalité dont ils ne possèdent que partiellement les clés de lecture. Ils ne sont pas totalement démunis, mais ils restent inaptes à comprendre dans un monde où ils ne sont pas compris. Dès mon premier livre que j'ai intitulé *Retour d'exil*, mon personnage principal s'exile pour mieux prendre pied dans la vie. Son lieu d'exil l'étouffe et il est écrasé à son retour d'exil. Ce thème prend des formes diverses, mais toujours il est l'expression de l'étrangeté de notre séjour dans la maison d'ici-bas, comme il se dit en arabe.

A quel pays, à quelle langue vous sentez-vous appartenir ?

A vrai dire, j'ai passé l'âge de la conscience d'appartenir, géographiquement ou ethniquement. J'ai plutôt le sentiment de partager, c'est très chrétien, mais pourquoi pas ? J'ai donc le sentiment d'avoir en commun avec certains êtres, quelles que soient leurs origines, certaines sensations, certaines lumières, certaines manières d'éprouver des

petits bonheurs ou des colères vives... ce sont des tropismes, des réactions communes simples qui se donnent à nous et que nous partageons avec quelques-uns... c'est peut-être cela mes appartenances. Cela étant, j'ai une grande tendresse pour nous autres humains, parfois une très grande commisération.

Propos recueillis par Jean-Michel Olivier

Revue de presse

[...] Les oeuvres de Ben Salah nous immergent dans une Tunisie intemporelle. "Sid" veut dire "Maître", et ce roman, *La Mort du Sid*, s'articule autour d'un chef de famille qui décide, contre l'avis des siens, de quitter la province pour Tunis. Ben Salah transpose l'histoire de son père dans un conte moderne sur le lien et la liberté. Lorsque le dictionnaire "ne suffit plus", Ben Salah sait créer, non sans humour, sa propre langue. Sous l'humour se lit aussi le furieux besoin de liberté et la prison que peut devenir la famille.

Julien Burri



11.1.2006

[...] Convaincu que la richesse a changé de nature, Sidhom décide de vendre la terre de ses ancêtres et de rejoindre la capitale, où se trouve le savoir, mais son entourage oppose une farouche résistance à ce projet. Mêlant malicieusement vox populi, pensées et dialogues, Rafik Ben Salah relate la lutte de ce chef de famille dans un roman semé de truculences, qui fait une habile ellipse entre le départ du héros pour Tunis jusqu'à son agonie, trente ans plus tard. Débute alors la poignante marche de Farouk vers son père. Sidhom a certes donné un avenir à ce fils aîné en lui permettant d'étudier, mais a (presque) brisé sa vie en le traitant avec une extrême violence. C'est donc l'histoire d'une double cassure (homme-tradition, père-fils) que propose le romancier, conteur inspiré au regard implacable. Outre ses thèmes de prédilection, dont l'intolérance, on retrouve ici le personnage nommé Staline, être civilisé qui incarne "l'autre face du vrai Staline".

Elisabeth Vust



27.12.2005

[...] Rafik Ben Salah s'amuse à recréer un langage parlé truffé d'apostrophes tirées de l'arabe, de mots français estropiés (le cancer de la prostate devient un "concert de la brousse-tata") et constellés de références à la Suisse où vit ce Tunisien d'origine. Il épingle ainsi la protestante coutume de saluer "sans toucher" aux enterrements. En passant, il règle aussi son compte à l'ex-colonisateur "roumi", en quelques flash back. Sidhom gagnera avant de mourir mais les changements de société ne se font pas sans dégâts individuels: derrière la truculente ironie, on perçoit un écho autobiographique.

Isabelle Rüf

LE TEMPS

19.11.2005